

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: 27 (1981)
Heft: 7

Artikel: Paris reçoit Lausanne : les Deriaz 4 générations de photographes vaudois
Autor: Favrod, Charles-Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-848512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MESSAGER SUISSE
11, rue Paul-Louis Courier
75007 Paris

Editeur : Fédération des
Sociétés suisses de Paris.

Abonnement

F. 70.— (ab. de soutien à partir de F. 75.—) par C.C.P. 12 273 27 G Paris ou par chèque bancaire.

SOMMAIRE

- 1-4
- 6-7 — Paris.
- 5 — Bordeaux - Cannes
- 8-9 — Congrès U.S.F. - Lyon
- 10-14 — Revue de presse.
- 15 — La Suisse à gauche ?
- 16-19 — Affaires fédérales.
- 20-21 — Les lettres.
- 22-23 — Philatélie.
- 24 — Sport.

1500 RETARDATAIRES

Incroyable mais vrai. Sur près de quelques milliers d'abonnés, 1500 n'avaient pas réglé leur abonnement à la fin juin et pourtant ils continuaient de recevoir le *Messenger Suisse* dans lequel, inlassablement, il était demandé de régler l'abonnement annuel.

1500 lettres sont donc parties à chacun des destinataires.

Elles ont pu arriver par erreur à certains d'entr'eux qui entre-temps avaient réglé leur abonnement. Qu'ils considèrent par conséquent que tout est en ordre. Nous nous excusons également auprès de certains autres abonnés qui se trouvent confondus avec des homonymes.

Il est indispensable de bien préciser s'il s'agit d'un renouvellement, d'un nouvel abonné et d'indiquer le cas échéant, s'il n'est pas inscrit dans l'un ou l'autre de nos consulats. Ne pas oublier de mentionner le code postal.

Hâtez-vous, n'abusez pas de notre complaisance qui va jusqu'à ne pas supprimer notre service pendant un certain temps.

Publicité — Faites de la propagande autour de vous. Demandez nos tarifs. Notre publicité est payante étant donné que nous pénétrons dans tous les foyers suisses de France.

L'Administration

Insignes du 1^{er} Août

Disponibles à la Réd. du M.S.
(Prix F. 5.—).

PARIS REÇOIT LAUSANNE

LES DERIAZ 4 générations de photographes vaudois

C'est en 1861 en France qu'Alphonse Deriaz commence à pratiquer professionnellement la photographie qu'il a découverte au cours d'un voyage en Australie et aux Etats-Unis, mais il s'établit bientôt en Suisse et se trouve ainsi à l'origine d'une dynastie de photographes qui, plus d'un siècle après lui, opère toujours aujourd'hui.

Son fils, Armand, orphelin à 16 ans, réalise une œuvre extrêmement originale : inventaire systématique des gens et des choses à Baulmes au pied du Jura suisse. C'est aussi un des tout premiers éditeurs de cartes postales et de panoramas alpins. Son travail rend admirablement compréhensible des changements intervenus dans la région durant le premier quart du XX^e siècle.

Son fils et ses petits-fils sont toujours actifs aujourd'hui, chacun dans leur domaine et leur technique propre.

Les quatre générations permettent une réflexion approfondie sur plus de 100 ans d'un atelier rural et familial, à un moment où l'histoire de la photographie suscite toujours plus de curiosité internationale.

Au pied du Jura, Baulmes est un des plus anciens villages du canton de Vaud. On y a trouvé des vestiges préhistoriques datant de l'âge de la pierre polie, dans une grotte dite depuis longtemps la « cave à Barbareau ». La célèbre Table de Peutinger fait passer à Baulmes la voie romaine conduisant de Lausanne à Orbe et Pontarlier, par les gorges de la Covatannaz. On désigne d'ailleurs encore ce passage difficile sous le nom de Chemin de César. La forêt est dense et on a toujours exploité le bois au point même d'établir de hauts fourneaux pour le fer. A la fin du XIX^e siècle, une Société des chaux et ciments est créée qui met en exploitation la force motrice de l'Orbe, à l'usine des Clées.

A Baulmes, les familles bourgeoises s'appellent Cachemaille, Collet, Eternod, Demelais, Perusset, Pillevuitt, Ravussin et surtout Deriaz. La petite histoire retient le nom de Jean-Pierre Deriaz qui, botaniste et philosophe, publia en 1778, sous l'étrange titre de « Palais des soixante-quatre fenêtres », un projet d'écriture universelle. On signale aussi François Deriaz, officier au service de France dès avril 1803, cité au cours des campagnes d'Espagne et de Russie, colonel de la Restauration, puis inspecteur général des milices vaudoises.

Alphonse Deriaz, son petit-neveu, naît à Baulmes, le 16 mai 1827. Il est le fils aîné de François-Louis, dit Boret, et de Louise-

Fanchette, née Collet, qui exploitent simultanément l'hôtel de France et un petit domaine agricole. Très vite, le jeune homme entend prendre des distances à l'égard de sa famille. Il s'expatrie donc, dès sa majorité d'abord en Angleterre où il sert comme domestique dans un manoir du Surrey. Il épouse, le 21 septembre 1851, à Southwark, la fille d'un aubergiste suisse, Caroline-Louise Lehmann, qui meurt en couches peu après. La tradition veut que le mari, inconsolable, ait alors gagné l'Australie pour y chercher l'oubli et la fortune. Une chose est sûre : son frère cadet, Louis dit Gaucher, né le 3 mai 1830, obtint une concession aurifère en Nouvelle-Zélande, où il se trouvait en 1867, en compagnie de son cousin Louis Pillevuitt et de Théodore Mabile, tous deux aussi natifs de Baulmes. La commune avait alors vocation à l'aventure et aux antipodes.

En 1867, précisément, Alphonse Deriaz est en France. Après l'Australie, il a traversé les Etats-Unis d'avant la guerre de Sécession. A Melbourne, à défaut de pépite, il a découvert la chambre noire dont l'usage se répand partout. A San Francisco, à New-York, il a pu constater la soudaine et universelle vogue de la photographie. A nouveau à Londres, il s'initie au calotype et au collodion, c'est-à-dire au négatif papier et au négatif verre. A Paris, il travaille dans l'entourage d'un pionnier, Albel Niepce de Saint-Victor, neveu de l'inventeur de la photographie.

Alphonse Deriaz obtient quelques commandes de la Commission des monuments historiques qui, à l'initiative de Mérimée, fait relever tous les bâtiments jugés dignes d'intérêt. On a ainsi de lui, à partir de 1865, des tirages originaux de châteaux et d'églises dans l'Aisne, l'Indre-et-Loire et la Seine-et-Marne. C'est à Paris qu'il rencontre sa cousine germaine, de dix ans sa cadette, Nanette-Sophie, fille de Jacques-François Deriaz et de Suzette, née Deriaz elle aussi. L'entrelacs des familles paraît aussi dense que lourde la tradition : malgré son goût du voyage au long cours, Alphonse va épouser la jeune femme, à Baulmes, le 25 avril 1872.

En effet, la guerre de 1870 l'incite à rentrer au pays. Il s'installe à Morges, au 15 de la rue Centrale. Très vite, il a des portraits à faire. Mais, il ne se cantonne pas à la ville ni à l'atelier. Il travaille à la demande dans les villages d'alentours. C'est au cours d'une de ses tournées que naît Armand, le 18 août 1873, à Bière, tandis que son père photographie les artilleurs.

(Suite page 4)

Exposition jusqu'à fin juillet 1981

à la « Porte de la Suisse » — 11 bis, rue Scribe, Paris 9^e

*Sous les auspices du Canton de Vaud et de la Fondation Pro Helvetia,
Réalisée par Elisabeth Bréguet, Charles-Henri Favrod et Armand Deriaz*

Inaugurée le 18 mai en présence de notre ambassadeur M. F. de Ziegler et du conseiller d'Etat, M. Delamuraz, membre de l'Exécutif cantonal vaudois auxquels s'étaient jointes de nombreuses personnalités, cette exposition connaît un grand succès.



Alphonse Deriaz

Né le 16 mai 1827, Alphonse Deriaz s'expatrie dès sa majorité : l'Angleterre, l'Australie, les Etats-Unis, où il découvre la photographie et s'initie à ses techniques.

En France, dès 1860, il travaille dans l'entourage de Niepce de Saint-Victor et obtient des commandes de la Commission des monuments historiques.

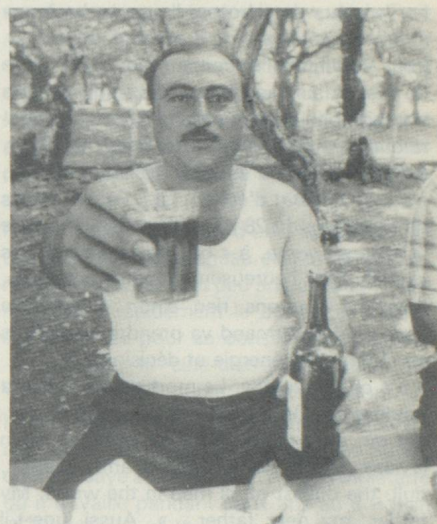
La guerre de 1870 le fait rentrer en Suisse et ouvrir un atelier à Morges : portraits, groupes, fêtes, cérémonies ; il rend compte de la vie quotidienne sans négliger l'événement. Il meurt le 3 octobre 1889.



Armand Deriaz

Né le 18 août 1873, Armand Deriaz n'a que 16 ans quand, à la mort de son père Alphonse Deriaz, il hérite soudain de l'entreprise. Dès que la phototypie le permet, il devient éditeur de cartes postales et de panoramas alpins.

Etabli à Baulmes, au pied du Jura suisse, il photographie les lieux, les gens et les choses. Son œuvre rend admirablement compte des changements intervenus dans la région durant le premier quart du siècle. Il meurt le 19 mai 1932.



Armand Deriaz

Né le 1^{er} août 1942, Armand Deriaz porte, selon la tradition familiale, le prénom de son grand-père.

Formé à l'Ecole de photographie de Vevey, il est tenté très tôt par le reportage, du Sénégal au Caucase, des Palestiniens aux Irlandais en colère, sans oublier la Suisse de la fête traditionnelle ou de la revendication sociale. Auteur de livres et de films, il collabore à l'entreprise familiale, bientôt centenaire, auprès de son père Alphonse Deriaz, qui a été le premier à lui apprendre le métier.



Alphonse Deriaz

Né le 16 février 1915, Alphonse Deriaz porte le prénom de son grand-père, fondateur de la dynastie.

En 1932, à la mort de son père Armand Deriaz, il reprend l'atelier et l'édition de cartes postales. Il est parmi les premiers à recourir à l'avion pour réaliser des photographies de montagne sous un angle inédit, sans parler des vues aériennes des villes et des villages du canton de Vaud.

Sa technique irréprochable, acquise à Vienne et à Berlin, n'a jamais contraint sa sensibilité naturelle.



André Deriaz

Né le 25 avril 1948, André Deriaz voulait rompre avec une tradition familiale qui a produit déjà quatre générations de photographes. Il a fini par y céder, en abordant un nouveau domaine : la mode et la publicité.

Il poursuit des recherches personnelles sur la couleur et les supports techniques.

Il vient de découvrir les Etats-Unis et entend vivre désormais au rythme simultané des deux continents, le vieux et le nouveau.

(Suite de la page 2)

Ce fils unique sera la grande fierté d'Alphonse Deriaz. L'enfant est très vif, désireux d'apprendre, excellent élève au collège où il étudie le latin et le grec, sans négliger l'anglais que son père lui enseigne en personne, ni l'allemand que sa mère connaît bien pour avoir travaillé à la cour d'Autriche. L'enfant découvre aussi les rudiments de la photographie d'autant plus qu'Alphonse, sans renoncer à la difficile technique du colodion sec ou humide, s'est mis à la prise de vue instantanée avec les plaques de gélatino-bromure. Mais l'espoir du père est de faire de son fils un pasteur. Sa mort brutale va modifier le cours des choses. Il succombe à une apoplexie cérébrale, le 3 octobre 1889.

Pour continuer l'entreprise, sa veuve tente de mettre sur pied une association avec le photographe genevois Henri Cornu, collaborateur comme son mari de Staub & Kuhn, éditeurs de vues suisses. Hélas, très vite, c'est un constat d'échec. La « Feuille d'Avis de Morges » du 28 décembre 1889 annonce la mise en vente, à « bas prix » de tous les clichés. Il y a heureusement peu d'amateurs, nous ne saurions rien sinon d'Alphonse Deriaz. Mais Armand va prendre les choses en main, avec énergie et décision.

Il n'a que seize ans. La mort de son père l'a bouleversé. On a retrouvé une page de carnet où, en anglais, il crie sa peine : « I am joyless. My father is dead. I am unhappy, dull, the dullest of all men in the world. My father, my dear father... ». Aussi juge-t-il préférable de quitter Morges et de s'installer à Baulmes, avec sa mère, dans la maison familiale, l'Hôtel de France. Celui-ci est d'ailleurs désaffecté, la grande salle d'auberge accueille les cultes de l'Eglise libre et les réunions de la Croix-Bleue. La place ne manque pas et l'atelier, ses appareils et ses archives, ses décors et ses accessoires, tout trouve place dans les communs.

Pour reprendre véritablement l'activité paternelle, Armand estime qu'il doit mieux connaître la technique. Il s'abonne aux premières revues professionnelles, achète des livres traitant de la photographie et répond à une annonce d'un photographe de Pontarlier qui cherche un assistant. Comme le veut l'époque, il s'y rend seul, baluchon sur l'épaule, à travers le bois de Joux, au plus fort d'un hiver terrible qui lui vaut un pied gelé.

La carte postale existe officiellement en Suisse depuis le 1^{er} octobre 1870, mais sans illustration de verso durant plus de vingt ans. Armand Deriaz comprend tout de suite l'importance qu'elle va revêtir pour la diffusion de l'image photographique, d'autant plus que la phototypie rend enfin sa reproduction aisée et satisfaisante. Sitôt revenu de son stage français, il se met à photographier systématiquement la région, tous les abords du Jura, d'Orbe à Yverdon, de la Sarraz à Grandson. Il est le premier à expérimenter le téléphot d'Auguste Vautier-Dufour, au sommet du Chasseron, quand l'appareil mesure trois mètres de longueur et pèse qua-

rante kilos, et il l'utilise plus encore quand l'astronome Schaer le rend maniable et portatif, rapide et précis.

Armand Deriaz édite des panoramas d'une qualité tout à fait exceptionnelle pour l'époque. Dès les premiers jours du siècle, il diffuse des cartes postales où la vie est présente : non pas seulement des paysages, mais le travail des champs et de la forêt, la montée à l'alpage, les soldats en manœuvre, les enfants à l'école, les femmes à la fontaine, le marché, la fête de gymnastique, l'abbaye et le roi du tir. C'est du reportage, voire de l'histoire quand il rend compte de toutes les étapes de la construction du chemin de fer, la ligne de Vallorbe comme celle de Sainte-Croix, ou de la laborieuse mise en place sur sa plateforme de l'Usine des chaux et ciments.

Avec le lourd équipement du pionnier, il gravit inlassablement les sommets, en quête d'un toujours meilleur point de vue, et n'ignore rien des villes, des villages de la plaine, ni des grands chalets d'alpage au milieu des « gogants ». En 1912, il procède à l'inventaire des plus beaux arbres du canton pour la Société vaudoise des forestiers : on lui doit ainsi le tilleul à petites feuilles de Marchissy, l'orme champêtre de Coppet, les frênes des Gresalleys, le gros épicea de Leysin ou l'érable sycomore de la Murée. Attentif aux êtres et aux choses, cet homme simple et sage s'applique à rendre compte d'un monde qu'il sait en voie de disparition. Ses photos rendent admirablement compte des changements intervenus, dès 1900 et durant trente années décisives pour la région.

Le 27 mars 1914, Armand Deriaz épouse Elise Cachemaille. Sa mère vient de mourir comme le père de la mariée. En conséquence, la cérémonie de Baulmes est austère, mais le voyage de noce vaut au couple une radieuse Côte-d'Azur, de Marseille à Monaco, dont rend compte un très bel album de photographies. Le 16 février 1915, naissance d'un fils, baptisé Alphonse comme le grand-père, fondateur de la dynastie. Dès la plus petite enfance, il va apprendre le maniement des appareils, les secrets du temps de pose et du révélateur, l'apprentissage de l'œil. Et quand baisse la vue de son père jusqu'à la quasi-cécité, il l'accompagne dans tous ses déplacements et l'aide au laboratoire.

Armand Deriaz meurt le 19 mai 1932. Le « Journal d'Yverdon » lui consacre une notice nécrologique d'un ton fort juste : « Les circonstances ne lui ayant pas permis de se mêler à la vie publique, il se donna d'autant plus à son entourage. Ceux qui eurent le privilège d'être en rapport avec lui garderont le souvenir d'un homme affable et bienveillant, à la pensée distinguée, à la conversation des plus agréables. A sa manière, il a su faire aimer au loin les charmes de son village, de ses environs, et même les révéler à ses habitants ».

A la mort de son père, Alphonse Deriaz n'a

que dix-sept ans. Il voulait devenir géomètre, il va reprendre l'atelier. Pour commencer, il part poursuivre des études aux écoles de photographies de Vienne et de Berlin, où il acquiert une technique irréprochable qui lui permet, dès son retour, de développer l'entreprise d'édition. Il manifeste son dynamisme dans tous les domaines. Son père avait très tôt utilisé l'automobile, il est parmi les premiers à recourir à l'avion pour réaliser des photographies de montagne sous un angle inédit et vertigineux, sans parler des vues aériennes des villes et des villages. Cette méthode d'inventaire lui vaut une connaissance topographique du canton tout à fait singulière, jamais en défaut, aujourd'hui comme hier.

C'est un expert de la carte postale. Il poursuit les collaborations qu'avaient établies Armand Deriaz, en phototypie puis en photototation, pour le bromure brun ou noir, avec Olivier de Nanterre, Perrochet-Matile de la Chaux-de-Fonds, Messaz de Montreux, Finzi de Lugano. Mais, dès 1933, Alphonse Deriaz aborde la couleur avec Vontobel de Zurich : il s'agit de négatifs noir et blanc, interprétés en photolithographie et transcrits jusqu'en onze couleurs différentes. L'époque allie le respect des traditions aux audaces de la recherche chimique. Le paraphénylène diamide brunit les doigts, le magnésium éclate au visage, les plaques et les appareils pèsent encore lourd et transforment toute prise de vue extérieure en expédition. Mais déjà la photographie est devenue familière, pour ne pas dire obligatoire. La deuxième guerre mondiale impose la carte d'identité et toute la population de Baulmes défile dans le petit atelier de l'Hôtel de France : un franc et cinq minutes pour se faire tirer le portrait.

Le 10 septembre 1938, Alphonse Deriaz a épousé Marguerite Deriaz qui, en dépit de son nom, ne lui est pas directement apparentée. Voyage de noce sous le ciel lourd des accords de Munich : la Côte-d'Azur comme les parents, mais à bord d'une nerveuse Balida qui consomme sept litres aux cent kilomètres. Puis la mobilisation dans ce Jura frontalier, et donc de nouvelles difficultés après les années de crise économique.

La famille croît : une fille, puis le premier fils, né patriotiquement le 1^{er} août 1942, qu'on baptise Armand comme le grand-père et qui va tout de suite s'inscrire dans la tradition en apprenant quasiment à photographier en même temps qu'à marcher. C'est, sitôt après l'Ecole de Vevey, la découverte du monde et le reportage, du Sénégal au Caucase, ou des Palestiniens aux Irlandais en colère, sans oublier la Suisse de la fête traditionnelle ou de la revendication sociale. En 1969, Armand Deriaz est trois fois lauréat de la Bourse fédérale des Arts appliqués. Le second fils, André, naît le 25 avril 1948. Il entend bien être réfractaire à la photographie comme à son autre prénom, qui est évidemment Alphonse. Mais c'est compter sans la force du destin. Insidieusement, la photographie

s'avère la plus forte : il est désormais tout entier dans la mode, la publicité, la recherche sur la couleur et les supports techniques. Voilà. Durant un peu plus d'un siècle, une famille a rendu compte des hommes et des choses, avec une loyauté à toute épreuve. Quatre générations d'artisans, sérieux autant que modestes, ont parcouru la longue route qui va du collodion au gélatinobromure d'argent, de la plaque de verre à la pellicule en bobine, de la gomme bichromatée au chromocarbène, de la polithographie à l'image couleur instantanée, sans parler des appareils ni des objectifs de toutes tailles et de tous poids.

La vertu de la photographie est d'immobiliser le temps et de répondre enfin à l'angoisse biblique de Job : « Quand je ne serai plus qui me regardera ? » C'est ainsi que ces quatre générations de Deriaz deviennent la vie continue et quotidienne. Ils révèlent, au propre et au figuré, comme le veut le langage de la photographie. Notre regard ranime le leur et ils sont décidément, aujourd'hui, nos contemporains.

Charles-Henri Favrod

BORDEAUX

Journée officielle suisse à la foire internationale de Bordeaux

Pour la 3^e fois, une journée suisse a été organisée à la foire internationale de Bordeaux qui a fêté son 60^e anniversaire.

Cette journée officielle a eu lieu le samedi 30 mai, elle fut présidée par M. François Ziegler, ambassadeur de Suisse en France, qu'accompagnaient MM. Albert Roy, consul général de Suisse, Mathey, vice-président de la Chambre de commerce Suisse en France et Rotach, directeur de l'Office national suisse de Tourisme à Paris.

On notait également la présence du Conseil communal de Peseux (Neuchâtel) entraînée par son président M. Aubry. Le président de la foire M. Jack Nègre a guidé la délégation suisse dans sa visite de la foire. Une visite qui s'est terminée par un déjeuner au cours duquel Suisses et Français ont eu l'occasion d'échanger leurs points de vue concernant les relations commerciales entre les deux pays.

Disposant d'un stand de 128 m², la Suisse exposait grâce à l'initiative de la Chambre de Commerce suisse en France, quelques produits typiques de notre pays : chocolat bien sûr, le célèbre couteau, les montres, les cigares, sans oublier la viande séchée des Grisons et le gruyère. En outre, quelque 28 exposants suisses ont assuré leur présence notamment dans les domaines de l'électroménager, de l'horlogerie et des Services Assurances, etc.).

Notre image de marque à l'étranger

Une Suisse dynamique

Pourquoi une participation de la Suisse à la foire de Bordeaux ? Pour montrer avant tout que la Suisse existe et que, malgré sa dimension exiguë, son activité commerciale est florissante comme l'a souligné l'ambassadeur F. de Ziegler, la Suisse est tributaire du commerce extérieur : la Suisse doit lutter avec diligence contre toute tentative protectionniste a-t-il souligné, car ses effets seraient dévastateurs.

M. de Ziegler a également rappelé que l'un des soucis principaux de la Suisse était d'obtenir le libre accès des marchés étrangers.

Le président de la foire, M. Jack Nègre, pour sa part, a mis en évidence le dynamisme et la bonne santé de notre économie. Il a loué également « la Suisse, pays de la mesure et de la rigueur, amoureux de travail bien fait et de la discipline ».

Les relations commerciales entre la Suisse et la France, qui sont anciennes, sont importantes. La France est le deuxième partenaire de la Suisse.

En 1980, la Suisse a laissé à la France plus de 9 milliards de FF. une participation à la foire de Bordeaux permet à la Suisse de rappeler aux Français en particulier à la région du sud-ouest, que bien que petite la Suisse joue un rôle important dans le monde commercial et d'attirer leur attention sur la production suisse.

Pour l'anecdote, rappelons que la Suisse est le premier acheteur du vin de Bordeaux.

(A.T.S.)



De gauche à droite :

M. André Aubry, Président du Conseil communal.

M. François de Ziegler, Ambassadeur de Suisse en France.

M. Jack Nègre, Président de la Foire de Bordeaux.

CANNES

Palmarès Cannes : Alain Tanner grand prix spécial du jury

Grand prix spécial du jury du festival de Cannes pour « Les années lumières », Alain Tanner est un cinéaste du « mal de vivre » dont toute l'œuvre parle de la difficulté de vivre des marginaux dans une société bloquée.

Il fait partie avec notamment Claude Goretta et Michel Soutter du groupe des réalisateurs de télévision qui ont donné vie au cinéma suisse.

Né en 1927 à Genève d'une mère d'abord comédienne avec Copeau et d'un père journaliste « autoritaire et peu anarchiste », Tanner tourne rapidement le dos à ses études économiques pour se consacrer au cinéma — il fonde le ciné-club universitaire de Genève en 1951 — et... à la navigation.

Il bourlingue quelque temps autour de l'Afrique avant de revenir brièvement en Suisse où il s'essaye à l'écriture. C'est en Angleterre où il travaille pendant deux ans au « British film institute » qu'il tourne avec Goretta en 1957 son premier court métrage « Nice time », qui obtiendra un prix au festival de Venise.

Il revient en Suisse en 1957, où il réalise plusieurs moyens et longs métrages, ainsi que de nombreux reportages pour la télévision Suisse romande.

En 1969, il tourne « Charles mort ou vif », mais c'est « La Salamandre » (1971) qui le fera connaître dans le monde entier. Se succèdent ensuite « Le retour d'Afrique » (1973), « Le milieu du Monde » (1974), « Jonas » (1976) et « Messidor » (1978).

Le film « Les années lumière » tourné en Irlande est tiré du romand du Genevoix Daniel Odiex. Il raconte l'initiation d'un jeune homme par un vieil utopiste vivant en ermite. Cette œuvre marque une évolution de l'œuvre de Tanner : délaissant les personnages qui se « cherchent » dans une longue errance, il y montre deux hommes qui, semble-t-il, ont trouvé leur vérité. Rappelons qu'en 1973, Claude Goretta avait obtenu le plus modeste « prix du jury » pour « L'imitation ».

Rappelons à nos abonnés qu'Antenne 2 a diffusé, début juin, son film « Le milieu du Monde » qui n'a certes pas laissé indifférent nos abonnés suisses, si dense était l'analyse de notre pays « Au milieu du Monde ». Réd.

(A.T.S.)